

Théorie de la connaissance

Exemples de sujets

Théorie de la connaissance

Exemples de sujets

1. « L'intelligence d'un seul n'équivaudra jamais celle de nous tous » (Eric Schmidt). Discutez la mesure dans laquelle vous êtes d'accord avec cette assertion en vous référant aux connaissances partagées et aux connaissances personnelles.
2. « Une carte n'est utile que si elle simplifie les choses. » Dans quelle mesure cela s'applique-t-il à la connaissance ?
3. Dans quelle mesure les domaines de la connaissance sont-ils façonnés par leur passé ? Considérez deux domaines de la connaissance.
4. « Toute connaissance dépend de l'identification de constantes et d'anomalies. » Discutez la mesure dans laquelle vous êtes d'accord avec cette assertion en vous référant à deux domaines de la connaissance.
5. « Posséder des connaissances confère un privilège. » Dans quelle mesure cette assertion est-elle correcte ?
6. Dans quelle mesure les modes de la connaissance nous empêchent-ils de nous leurrer? Justifiez votre réponse en faisant référence à au moins un domaine de la connaissance.

Théorie de la connaissance

Notes de préparation pour les examinateurs: exemples de sujets

Avant-propos

Ces notes précisent quelles étaient les intentions de l'équipe d'examineurs en composant chacun des sujets imposés. Elles décrivent diverses approches pouvant être adoptées par les candidats pour répondre au sujet choisi. Il est demandé aux examinateurs de bien vouloir garder à l'esprit les points suivants.

1. *S'il peut y avoir de bonnes raisons pour consulter ces notes **durant** leur travail de notation des essais, il est essentiel qu'ils résistent à toute tentation de considérer les divers points qu'elles contiennent comme une « liste de contrôle » de ce qui est attendu.*
2. *Il leur est donc demandé de les lire attentivement **avant** la session de notation pour élargir et approfondir leur compréhension de la façon dont les réponses aux sujets imposés pourraient être développées.*
3. *Les approches proposées dans ces notes ne sont pas les seules possibles, et pourraient même ne pas être les meilleures.*
4. *Elles sont en grande partie formulées de façon abstraite, l'intention étant qu'elles décrivent toute une **catégorie** d'essais réels, d'où l'absence d'exemples spécifiques.*
5. *Elles décrivent des réponses **idéales** et comprennent de nombreux points sur lesquels le candidat devra travailler dur pour que ses arguments soient efficaces ; il est peu vraisemblable que la plupart d'entre eux y parviendront parfaitement.*
6. *Globalement, l'objectif de ces notes n'est pas de décrire les approches ou les méthodes infructueuses que les candidats pourraient adopter.*

Pour résumer, il ne s'agit là que d'un cadre de référence visant à aider les examinateurs lors de leur travail d'évaluation. Ces derniers doivent se montrer ouverts à d'autres approches tout aussi valables et considérer au cas par cas **si, dans sa discussion du sujet, le candidat a présenté une analyse appropriée et réfléchie de questions sur la connaissance.**

Il conviendra donc de considérer si le candidat :

- a. *a bien compris le sujet ;*
- b. *a compris les questions sur la connaissance qui s'y trouvent explicitement et implicitement, et/ou a relié le sujet aux questions sur la connaissance qui en découlent naturellement ;*
- c. *a élaboré et étayé un point de vue complet et réfléchi sur le sujet et les questions sur la connaissance pertinentes.*

1. « L'intelligence d'un seul n'équivaudra jamais celle de nous tous » (Eric Schmidt). Discutez la mesure dans laquelle vous êtes d'accord avec cette assertion en vous référant aux connaissances partagées et aux connaissances personnelles.

Nature de la question

Ce sujet demande aux candidats de considérer la connaissance en fonction, d'une part, de ce qu'un individu est en mesure de connaître et, de l'autre, de ce que peuvent connaître des groupes de sujets connaissant, puis d'établir des comparaisons. Si cette question ne fait aucune référence spécifique à des modes ou des domaines de la connaissance, les candidats devront eux-mêmes en évoquer dans le cadre de la structure de leur réponse. Les différences entre les catégories « connaissances personnelles » et « connaissances partagées » doivent être clarifiées et les candidats doivent également décider du sens du mot « intelligence » aux fins de leur analyse. Il ne leur est pas demandé de faire des recherches sur Eric Schmidt, ni sur le contexte dans lequel il a prononcé cette assertion.

Questions sur la connaissance

Voici quelques exemples de questions sur la connaissance qu'un candidat **pourrait** aborder lors de l'élaboration de sa réponse.

- *Dans quelles circonstances un groupe de sujets connaissant peut-il atteindre un niveau de connaissance supérieur (ou inférieur) à celui d'un seul sujet connaissant ?*
- *Quelles sont les qualités d'un sujet connaissant considéré comme « intelligent » ?*
- *Dans quelle mesure la spécialisation limite-t-elle ou facilite-t-elle la construction ou l'acquisition de connaissances ?*
- *Dans quelle mesure la distinction entre connaissances partagées et connaissances personnelles est-elle valide ?*
- *La connaissance personnelle n'est-elle qu'un simple sous-ensemble de connaissances partagées ?*
- *Quels rôles jouent les modes de la connaissance dans la construction des connaissances partagées et personnelles ?*
- *Quelle est l'importance relative des connaissances personnelles et des connaissances partagées dans différents domaines de la connaissance ?*
- *Existe-t-il des situations dans lesquelles un individu peut en savoir davantage qu'un groupe ?*

Commentaires sur diverses façons de traiter la question

L'interprétation la plus simple de l'assertion contenue dans le sujet est que l'intelligence d'un individu ne peut jamais surpasser celle du groupe auquel il appartient. Il serait judicieux pour les candidats d'explorer le plus tôt possible ce que « intelligent » peut signifier dans ce contexte – ce terme veut peut-être dire « instruit », c'est-à-dire connaître davantage de faits, ou bien encore être capable de manier une plus grande variété de compétences.

L'intelligence est en général liée à une capacité de l'esprit ; si le candidat établit ce lien, son essai sera d'autant plus efficace s'il considère cette propriété comme étant la capacité de traduire des informations en connaissances, ou celle de trouver des solutions originales à des problèmes liés à la connaissance, ou bien encore d'appliquer certaines connaissances de façon appropriée.

Si l'on considère que ce concept est d'une certaine façon lié à l'acquisition, la possession ou la mise en application de connaissances, le niveau d'« intelligence » d'un groupe pourrait être le fruit de divers processus. Il pourrait s'agir simplement de l'agrégation des connaissances détenues par tous ceux qui le composent, et pourrait même, par le biais d'un processus synergétique, être davantage que cette somme. La quantité de ressources humaines disponibles à un groupe pourrait tout simplement rendre plus facile l'acquisition, le stockage ou la mise en application des connaissances pour les groupes que pour les individus.

Les candidats devront donc faire apparaître dans leur discussion une distinction entre connaissances partagées et connaissances personnelles. Les connaissances partagées, que l'on retrouve dans un grand nombre de domaines de la connaissance, sont très vastes et doivent être conservées sous une forme accessible à ceux qui souhaitent les utiliser. Si l'« intelligence » fait référence à la quantité de ce type de connaissances que possèdent des individus et les groupes, il semble incontestable qu'aucun d'entre nous ne peut être aussi intelligent que nous tous ensemble, les connaissances personnelles ne constituant qu'une petite sous-catégorie de connaissances partagées de ce type. On pourrait en outre soutenir que les connaissances personnelles sont plus limitées aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été (au vu de la masse de connaissances partagées), et ce, du fait de l'inexorable processus de spécialisation dans la plupart des domaines – conséquence de l'expansion des connaissances au fil du temps et de la multiplication des méthodes pour les produire. Il est par conséquent plus difficile de disposer d'une vue d'ensemble des connaissances partagées que nous possédons et donc plus que jamais impossible d'être aussi intelligents que « nous tous ». D'autre part, cette tendance est également préjudiciable à des groupes entiers de chercheurs car ils sont de plus en plus restreints par les limites de leur propre spécialité. Ainsi se pose la question de savoir ce que représente ce « nous tous ».

Lorsque sont évoqués des domaines de la connaissance, les candidats pourraient explorer les relations entre les différents groupes qui ont un intérêt dans les connaissances en question, par exemple, ceux qui les produisent, ceux qui les évaluent ou ceux qui les consomment. On pourra ainsi, par exemple, distinguer entre les artistes, les critiques d'art et le public qui apprécie les œuvres d'art. Certains de ces groupes peuvent adopter des points de vue davantage dignes de respect que ceux des individus qui les composent. Dans les sciences naturelles, la production et l'évaluation de connaissances est généralement le fait d'un même groupe de scientifiques, tandis que les technologues se préoccupent davantage de leur application. On peut avancer que les milieux scientifiques professionnels sont plus puissants et plus homogènes que ceux des historiens ou des artistes, et ce, malgré le scepticisme que les scientifiques doivent adopter par rapport aux découvertes, ce qui semblerait favoriser l'expression de points de vue plus personnels.

Les candidats pourraient opter pour une autre solution et soutenir que les connaissances personnelles englobent la connaissance de soi ainsi que des compétences qui nous sont propres et que l'on ne peut pas facilement partager. Si tel est le cas, on pourrait affirmer que ces connaissances sont inaccessibles au groupe entier ; l'assertion d'Eric Schmidt apparaîtrait ainsi contestable. Il est possible que certains modes de la connaissance aient une même orientation, par exemple, l'intuition ou l'imagination pourraient être des aspects de l'« intelligence » qui s'appliquent plutôt aux individus qu'aux groupes. Cela pourrait par exemple signifier qu'un mathématicien ou un artiste serait capable de parvenir à des connaissances qui ne nécessitent pas le soutien d'un groupe.

Il pourrait également exister des connaissances qui, en principe, pourraient être partagées, mais que ceux qui les possèdent ont choisi de ne pas les diffuser au reste du groupe. De telles décisions peuvent avoir des raisons économiques ou philosophiques, ce qui contredirait l'idée selon laquelle les groupes sont toujours plus intelligents que les individus qui les composent.

La réponse à la question de savoir qui, des groupes ou des individus, sont les plus à même d'acquérir des connaissances peut dépendre des relations entre les membres du groupe. Lorsqu'au sein d'un groupe, on encourage chaque individu à porter des jugements indépendants, la « moyenne » de tels jugements sera

bien souvent plus exacte que la plupart de ceux émis par des individus autonomes, la soi-disant « sagesse des foules ». Par contre, une communication soutenue entre membres d'un groupe peut conduire à un processus de « polarisation » dans lequel un jugement partagé s'éloigne davantage de la vérité que s'il avait été émis par un seul individu habitué à porter un jugement indépendant ; c'est ce que l'on nomme parfois la « pensée de groupe ». Seule une personne éminente, disposant de l'expertise et de la force de caractère nécessaires pour réfuter l'opinion majoritaire, serait à même de résoudre un tel dilemme. Les candidats pourraient ainsi essayer d'évaluer la mesure dans laquelle la « sagesse des foules » et la « pensée de groupe » influencent la production de connaissances dans différents domaines. Par exemple, les normes que l'on associe à l'activité scientifique ont été conçues pour encourager chacun à se forger une opinion indépendante des études publiées ; il existe cependant des situations dans lesquelles la communauté scientifique s'est laissé influencer par des discours qui émettent certaines assertions, mais ne remettent pas en cause certaines autres.

2. « Une carte n'est utile que si elle simplifie les choses. » Dans quelle mesure cela s'applique-t-il à la connaissance ?

Nature de la question

Lorsqu'une question contient une métaphore, les candidats doivent être très attentifs au décodage de ses termes essentiels. Ici, il est important que l'essai explique clairement comment l'idée de « carte » doit être comprise lorsqu'on l'applique au contexte de la connaissance. Ce sujet comporte quatre principaux concepts qu'il convient de relier : ceux de carte, de simplification, de connaissance et d'utilité. Un bon essai pourrait tenter d'établir des liens entre l'utilité et la simplicité d'une carte, ou bien encore totalement rejeter cette assertion et démontrer que la simplicité (ou la complexité) n'a aucune incidence sur l'utilité. Comme la question ne stipule aucun domaine ou mode de la connaissance particulier, les candidats pourraient y répondre en se concentrant sur les caractéristiques propres à une carte que l'on peut retrouver dans une des deux catégories, ou dans les deux. Afin de mieux analyser la question, ils pourraient également évoquer les notions de connaissances personnelles et de connaissances partagées.

Questions sur la connaissance

Voici quelques exemples de questions sur la connaissance qu'un candidat **pourrait** aborder lors de l'élaboration de sa réponse.

- *De quelles façons peut-on représenter la connaissance sous la forme d'une carte ?*
- *Tous les types de connaissance sont-ils semblables à une carte ?*
- *Les modes de la connaissance nous permettent-ils d'élaborer des cartes pour nos connaissances personnelles ?*
- *Pour quels usages de la connaissance la simplicité est-elle nécessaire et pour lesquels est-elle nuisible ?*
- *Comment les cartes peuvent-elles nous fournir des connaissances si elles ne sont que des images simplifiées de la réalité ?*
- *Quel sens pourrait avoir une forme de compréhension fondée sur une carte simplifiée ?*
- *Si une carte (ou un modèle) est incapable de nous fournir des prévisions, peut-elle quand même être utile ?*
- *Quel lien existe-t-il entre la simplicité d'une carte (ou d'un modèle) et son exactitude ?*

Commentaires sur diverses façons de traiter la question

Les candidats pourraient commencer par expliciter ce qu'implique la question, c'est-à-dire que l'on peut considérer la connaissance comme une carte simplifiée de la réalité, conçue pour résoudre des problèmes spécifiques. Cette approche doit être illustrée, justifiée et faire l'objet d'une réflexion critique. Dans ce contexte, « les choses » pourraient faire référence à la complexité du monde qui nous entoure, tandis que la « carte » serait une description métaphorique de la connaissance, conçue pour nous aider à résoudre des problèmes concernant un aspect particulier de ce monde.

S'il peut être difficile de définir le mot « simplifier » de façon satisfaisante, les candidats pourraient choisir de démontrer que la carte ne représente pas fidèlement le territoire qu'elle est censée figurer, sans doute du fait qu'elle en omet certains détails ou qu'elle gomme certaines nuances de la réalité, tout en affirmant qu'il n'y a

rien de mal en cela. On ne demande pas ici aux élèves de se pencher sur une définition technique des mots « simplicité » et « complexité ».

Les candidats pourraient par exemple choisir de classer les connaissances entre celles qui sont personnelles et celles qui sont partagées. En suivant cette piste, ils pourraient, au moyen d'exemples pertinents, montrer comment des cartes simplifiées de la réalité sont élaborées, tant en matière de connaissances personnelles (par exemple, au moyen de modes de la connaissance) qu'en matière de connaissances partagées, sous la forme de domaines de la connaissance (par exemple, en explorant les différents aspects du cadre conceptuel de la connaissance).

Parmi les différents modes de la connaissance, la perception sensorielle, le langage et la mémoire sont sans doute ceux qui semblent d'emblée partager les mêmes propriétés qu'une carte. Les concepts de « sens commun » sur la perception sensorielle et la mémoire indiquent que ces modes de la connaissance sont de représentations fidèles du présent et du passé respectivement. Cependant, les meilleurs candidats seront normalement à même de démontrer qu'un ensemble de facteurs rend ce concept de « fidélité » naïf et indéfendable ; il se pourrait ainsi que des processus de filtrage soient nécessaires pour que ces « cartes/modes de la connaissance » soient réellement utiles. Les objectifs du langage, notamment les catégorisations pratiques du monde, sont réalisés par l'élaboration de cartes pour lesquelles on utilise arbitrairement certains termes aux fins de la représentation. Cette caractéristique peut amplifier la puissance des cartes.

En ce qui concerne les connaissances partagées, il pourrait être utile de considérer les domaines de la connaissance au moyen de méthodologies ou de thèmes opposés. Il paraît relativement aisé d'identifier le « territoire » de certains domaines de la connaissance, par exemple, l'univers physique pour les sciences humaines, ou les archives de l'humanité pour l'histoire. Ce processus n'est cependant pas si simple partout : il peut en effet être bien plus problématique de définir le « territoire » de domaines tels que les arts, les mathématiques ou les systèmes de connaissances religieuses.

Les sciences naturelles comme les sciences humaines nous viennent à l'esprit en tant que domaines qui produisent des « cartes » pour des objectifs fort différents ; elles pourraient ainsi nous fournir des réponses différentes quant aux avantages de la simplification. En économie, les modèles sont des représentations très simplifiées d'une réalité complexe et dynamique ; ils sont censés nous aider à la comprendre plutôt que d'agir en tant qu'outils prédictifs. Par contre, on pourrait soutenir que la simplicité de nombreuses lois scientifiques et d'équations ne sont pas le fait d'une création humaine mais qu'elles existent dans la nature elle-même. Ces domaines peuvent être examinés d'un point de vue opposé. Globalement, les lois de l'économie sont aussi simples que celles du monde physique et il existe certaines applications en sciences naturelles où les cartes sont extrêmement complexes. Savoir si l'utilité est fonction de la simplicité de la carte elle-même pourrait en effet totalement dépendre du type de problème que l'on souhaite qu'elle résolve.

Cela pourrait également s'appliquer à des domaines comme l'art, l'histoire ou l'éthique. Les modèles archétypaux de la forme d'art parfaite, sur le plan du récit ou des principes de la construction musicale, nous aident à comprendre le mécanisme de la forme en simplifiant les complexités inhérentes aux histoires réelles et à la musique. Les cartes éthiques nous permettent de résoudre des problèmes moraux concrets et complexes tandis que, grâce aux explications simplifiées et générales de l'histoire, il est possible d'escamoter les myriades de points de détail obscurs, voire parfois contradictoires, présents dans les documents sources.

Les candidats pourraient également porter leur attention sur certains aspects de la connaissance qui semblent n'avoir rien de commun avec une carte, ou sur des situations pour lesquelles les simplifications qu'implique toute cartographie sont inutiles. Il se pourrait qu'en matière de connaissance, d'autres métaphores soient plus appropriées. Les candidats pourraient ainsi soutenir que, dans les systèmes des cultures autochtones, la connaissance tend à éviter toute théorisation excessive, puis se demander ce que cela pourrait signifier quant à l'analogie de la carte.

Il existe un risque que les candidats soient tentés d'énumérer les différentes variantes de types de connaissance, de cartes, d'usages et de degrés de simplification. Cela n'aboutirait qu'à des essais excessivement complexes et superficiels. On ne leur demande pas de faire un compte rendu exhaustif de la question mais plutôt de donner une palette d'exemples suffisamment vaste pour pouvoir corroborer leur conclusion. En dernier lieu, le succès ou non des réponses à cette question dépendra de la mesure dans laquelle l'essai aura su relier simplification et usage.

**3. Dans quelle mesure les domaines de la connaissance sont-ils façonnés par leur passé ?
Considérez deux domaines de la connaissance.**

Nature de la question

Ce sujet demande aux candidats d'explicitier d'abord ce que l'on entend par le « passé d'un domaine de la connaissance » puis se demander dans quelle mesure celui-ci pourrait avoir influé sur sa forme actuelle. Ils doivent aborder deux domaines de la connaissance, au choix, puis comparer ce qu'ils auront trouvé pour chacun d'eux. L'essai doit présenter un juste équilibre dans le traitement de chacun.

Questions sur la connaissance

Voici quelques exemples de questions sur la connaissance qu'un candidat **pourrait** aborder lors de l'élaboration de sa réponse.

- *Qu'entend-on exactement par « le passé d'un domaine de la connaissance » ?*
- *Comment le passé d'un domaine de la connaissance peut-il influencer sur sa forme actuelle ? Au moyen de quels mécanismes ?*
- *Lorsqu'un domaine de la connaissance subit l'influence de son passé, est-ce que cela signifie que sa forme actuelle aurait pu être différente si les choses s'étaient passées différemment ?*
- *Si un domaine de la connaissance dépend à ce point de son passé, dans quelle mesure peut-on dire qu'il est objectif ?*
- *Si un domaine de la connaissance est façonné par son passé, est-ce que cela veut dire qu'il est davantage le reflet d'une activité sociale humaine plutôt qu'une représentation du monde ?*
- *Quelle est la part du hasard dans l'évolution d'un domaine de la connaissance ?*
- *Comment savoir de quelle façon un domaine de la connaissance est façonné par son histoire ?*
- *Si un domaine de la connaissance est façonné par son histoire, quelles sont les implications quant à sa fiabilité ?*

Commentaires sur diverses façons de traiter la question

L'idée maîtresse de cette question est que le passé d'un domaine de la connaissance pourrait, dans une certaine mesure, avoir déterminé sa forme actuelle. Par « passé d'un domaine de la connaissance » les candidats pourraient entendre « l'ensemble des objectifs et des applications qui lui ont été associés », ses concepts et le langage qui les traduit, les méthodes qu'il a utilisées ou son état de développement général à un moment précis du passé. Collectivement, on pourrait considérer ces aspects comme le cadre conceptuel de la connaissance, tel qu'il se présentait à une date donnée ; les candidats ne sont cependant nullement obligés de les décrire de cette façon. Le sujet demande que ces questions soient examinées dans le cadre de deux domaines de la connaissance ; afin de mieux pouvoir établir des comparaisons, les candidats sont libres de leur choix.

Cette idée de rapport de causalité entre plusieurs (ou l'ensemble) de ces aspects et l'état actuel d'un domaine de la connaissance pourrait être opposée à la possibilité que sa forme actuelle ne dépend que des circonstances présentes. Cela voudrait dire qu'aucun « accident de l'histoire » n'influe sur la forme actuelle d'un domaine de la connaissance ; on pourrait même aller jusqu'à soutenir que cette forme était en quelque sorte inéluctable. Ce point de vue sur la connaissance serait proprement anhistorique. Cette dichotomie de

points de vue pourrait être présentée comme la structure de la connaissance contemporaine : contingente ou nécessaire.

Du fait que les domaines de la connaissance ont tendance à faire preuve d'une certaine continuité sur la durée, il existe des liens historiques plus ou moins prononcés selon l'échelle de temps. Les changements les plus radicaux n'influencent cependant pas sur tous les aspects d'un domaine de la connaissance ; les candidats doivent ainsi proposer des exemples et les analyser afin de déterminer quels sont ses aspects immuables. Il ne suffira pas ici de décrire ces évolutions mais de s'efforcer de démontrer comment elles ont contribué à sa forme actuelle.

Les candidats qui examinent la possibilité que le passé d'un domaine de la connaissance n'ait que peu d'influence sur sa forme présente pourraient citer les mathématiques, qui s'inscrivent souvent dans un schéma platonicien, où le sujet est indépendant de l'histoire humaine et se trouve objectivement « en dehors » pour ainsi dire. Le système de notation mathématique a été créé par l'être humain et a subi l'influence des forces de l'histoire, ce qui ne répond pas à la question sous-jacente de la nature même de cette discipline. Par contre, on pourrait établir une distinction entre, d'une part, l'univers physique qui est l'objet d'étude des sciences naturelles et, de l'autre, les connaissances humaines qui, au fil du temps, se sont élaborées à son sujet. Cela pourrait sans doute signifier que les connaissances scientifiques sont sujettes sur le long terme à l'influence de telle ou telle découverte et de la façon dont cette dernière est structurée. La nature de l'objet d'étude d'un domaine de la connaissance aura probablement une incidence spécifique sur son développement ; par exemple, l'objet des sciences naturelles est invariable, ce qui n'est pas le cas des sciences humaines.

Les arts peuvent aussi nous offrir une vaste palette d'exemples. L'émergence de telle tradition ou de tel mouvement artistique peut être analysée en tant que « production de sens » au moyen de conventions et de pratiques. De même, les candidats pourraient choisir d'examiner certains événements à l'origine de changements de tradition. Il est cependant important que l'essai ne se contente pas de procéder à une simple description mais qu'il établisse des liens entre les exemples choisis et la production de connaissances. Les meilleurs essais, qui suivraient une telle approche, pourraient offrir quelques idées originales sur la façon dont les arts peuvent être pensés en tant que systèmes de connaissance.

Les candidats pourraient préférer explorer les effets du développement d'un domaine de la connaissance sur un autre (la formulation de la question ne semble pas interdire une telle interprétation), auquel cas, ils pourraient par exemple analyser certaines relations telles que celles entre le développement des sciences naturelles et celui des systèmes de connaissances religieuses. On pourrait prendre en compte un autre facteur : la mesure dans laquelle les domaines de la connaissance ont un passé, par exemple, les différences entre les anciens systèmes de connaissances religieuses et les sciences humaines, d'apparition bien plus récente (tous deux peuvent en effet avoir certains domaines d'intérêt commun).

Cette question contient aussi quelques pièges qu'il convient d'éviter. Le premier serait de se lancer dans une simple description de l'évolution d'un domaine de la connaissance sans la relier aux questions sur la connaissance que la question contient implicitement. Il serait ainsi inutile de décrire telle découverte inattendue sans considérer, non seulement le rôle du hasard dans l'évolution des sciences naturelles (en analysant les mécanismes propres à la méthode scientifique), mais également les implications du fait que la science est le fruit de découvertes qui auraient pu ne pas se produire. Un autre piège serait d'analyser le sujet imposé de façon non critique, uniquement sous l'angle de « changements de paradigme ». Les élèves doivent préciser ce qu'ils entendent par cela et démontrer qu'il s'agit là d'une façon utile de considérer l'évolution d'un domaine de la connaissance donné. Il leur faudra également expliciter quelles sont, dans ce cas précis, les implications quant à la nature de la connaissance.

4. « Toute connaissance dépend de l'identification de constantes et d'anomalies. » Discutez la mesure dans laquelle vous êtes d'accord avec cette assertion en vous référant à deux domaines de la connaissance.

Nature de la question

Cette question demande aux candidats de réfléchir aux liens entre, d'une part, constantes et connaissances et, de l'autre, entre anomalies et connaissances, puis d'analyser dans quelle mesure et de quelles façons elles sont liées. Ces deux concepts clés doivent faire l'objet d'un même niveau d'exploration au regard de leur relation avec la connaissance. Bien que la question ne spécifie aucun domaine ou mode de la connaissance particulier, elle permettra aux candidats d'établir des liens pertinents entre modes et domaines, et ainsi d'y répondre de façon satisfaisante.

Questions sur la connaissance

Voici quelques exemples de questions sur la connaissance qu'un candidat **pourrait** aborder lors de l'élaboration de sa réponse.

- *Dans quels cas les constantes ou les anomalies prennent-elles plus d'importance dans l'élaboration de connaissances ?*
- *Quelles formes les constantes revêtent-elles dans différents domaines de la connaissance ?*
- *Quels mécanismes les différents domaines de la connaissance adoptent-ils pour traiter les anomalies ?*
- *Existe-t-il un type de connaissance qui ne dépende pas de l'identification de constantes ?*
- *Quelle certitude devons-nous avoir au sujet d'une constante avant de l'accepter comme fondement d'une connaissance ?*
- *Quel rôle jouent les modes de la connaissance pour nous aider à identifier des constantes et des anomalies ?*
- *Comment savoir si on fait erreur lorsque l'on croit reconnaître des constantes ou des anomalies ?*
- *Reconnaissons-nous des constantes dans le monde ou nous sont-elles imposées ?*

Commentaires sur diverses façons de traiter la question

Les candidats pourraient commencer par débattre de l'importance des constantes dans les domaines de la connaissance de leur choix. Il leur faudra ainsi nécessairement démontrer un certain niveau de compréhension du concept de constantes et de la mesure dans laquelle elles peuvent constituer le fondement d'une connaissance. On pourra soutenir que, dans tous les domaines, l'élaboration de connaissances nous impose d'identifier des constantes ; dans ce cas, pour comprendre ce processus, il sera nécessaire de prendre en compte certains modes de la connaissance. Les candidats pourraient plutôt choisir de contester l'importance de la recherche de constantes dans certains domaines de la connaissance.

Celles-ci nous présentent des généralisations qui nous permettent de donner un sens au monde qui nous entoure. On ne peut pas se contenter de ne considérer que des cas particuliers car, si l'on ne perçoit pas de liens ou de similarités, il pourrait être difficile de prétendre connaître quoi que ce soit de valable. En outre, pour pouvoir comprendre ces cas particuliers, nous avons besoin de constantes car ce sont elles qui nous fournissent le contexte indispensable à leur compréhension.

Leur nature peut varier en fonction du domaine de la connaissance. Les candidats pourraient ainsi explorer divers exemples, classés sous différentes catégories : modèles, théories, lois, principes ou interprétations. Cette analyse pourrait les aider à mieux comprendre si ces constantes sont réellement reconnues en tant que caractéristiques du monde, ou bien si elles ne font que servir de principe organisateur des données ou des informations que nous recueillons. D'autres types de constantes peuvent nous éclairer sur ce point, comme l'organisation d'événements sous la forme d'histoires ou de récits.

Dans les sciences naturelles, par exemple, les constantes peuvent faire référence aux régularités que nous pouvons observer de façon si systématique dans le monde qui nous entoure qu'on les considère comme des lois de la nature. Elles constituent le fondement des prévisions que nous établissons ; leur exactitude est donc capitale. Les sciences humaines sont tout autant à la recherche de constantes mais, étant donné la nature de ce domaine, les attentes en matière de cohérence seront sans doute moins ambitieuses. Nous parlons ici de constantes en matière de comportement humain et les régularités observées seront vastes. Dans les sciences naturelles, les explications visent à montrer le fonctionnement du monde naturel, alors que les sciences humaines s'efforcent d'expliquer le comportement humain, et non seulement de le décrire, avec pour objectif d'offrir à la société des bases plus harmonieuses. Au sujet des arts, les candidats peuvent considérer le fait que la fonction des constantes n'est pas la même que dans les sciences puisqu'elles peuvent s'exprimer sous la forme de « styles » qui servent de guides, sans viser cependant de conclusions certaines. En histoire, elles peuvent revêtir la forme de périodes de progrès ou de déclin, en fonction de certains critères particuliers, voire d'une sorte de régularité cyclique.

Les candidats doivent se poser la question du rôle des anomalies dans l'élaboration de connaissances. Si l'identification de constantes peut sembler s'accorder avec le modèle inductif, fondé sur la généralisation et les probabilités, le falsificationnisme exige la recherche d'anomalies pour pouvoir progresser. Elles nous signalent des faits qui ne correspondent pas à nos attentes et peuvent être considérées comme une observation qui contredit, ou paraît contredire, une assertion ou un point de vue généralement accepté.

Les candidats pourraient alors examiner les différentes réponses que l'on peut faire face à des découvertes contraires aux constantes jusque-là observées. Dans de tels cas, un point de vue strictement falsificationniste nous imposerait de renoncer à notre allégeance à leur égard. Ou bien encore, on pourrait considérer l'anomalie simplement comme l'indication qu'il existe une autre constante, sur le point d'être découverte. Finalement, on pourrait l'expliquer en disant qu'il ne s'agit que d'une erreur de procédure. Les spécialistes des sciences humaines et naturelles sont régulièrement confrontés à des décisions de ce type tout comme les étudiants qui travaillent en laboratoire, un lieu où les erreurs expérimentales sont généralement l'explication la plus plausible.

Les candidats pourraient ainsi conclure en considérant que notre image du monde dépend à la fois du strict impératif de tirer des constantes à partir de l'expérience et de nos décisions quant à la façon de gérer les anomalies dans leur contexte. La connaissance n'est pas statique : nous ne possédons aucune certitude absolue, mais la mesure dans laquelle les constantes comme les anomalies peuvent fonctionner de pair pourrait nous éclairer quant aux processus par lesquels nous parvenons à la connaissance.

5. « Posséder des connaissances confère un privilège. » Dans quelle mesure cette assertion est-elle correcte ?

Nature de la question

Cette question invite les candidats à se demander s'il existe une relation de cause à effet entre la possession de connaissances et l'accumulation de privilèges. Comme elle ne mentionne aucun mode ni domaine de la connaissance, ils sont totalement libres de leur choix et peuvent faire appel soit aux seuls modes, soit aux seuls domaines de la connaissance, soit aux deux à la fois. Les candidats devront décrypter la signification du concept de privilège. Les bonnes réponses examineront les fondements qui permettraient de soutenir ou de contredire l'assertion présente dans la question. Il est possible que ce concept puisse avoir diverses interprétations, en fonction du lieu et de la façon dont il est appliqué.

Questions sur la connaissance

Voici quelques exemples de questions sur la connaissance qu'un candidat **pourrait** aborder lors de l'élaboration de sa réponse.

- *Dans quelle mesure les différents domaines ou modes de la connaissance confèrent-ils des privilèges de diverses façons ?*
- *Le fait de disposer de privilèges est-il positif ou négatif ? Pour qui ?*
- *Dans quelle mesure est-il vrai que c'est la mise en application des connaissances, plutôt que leur acquisition, qui confère des privilèges ?*
- *Si le fait de posséder des connaissances confère effectivement un privilège, quel rôle peut jouer l'éthique, en tant que domaine de la connaissance, pour déterminer sa nature ?*
- *Si le fait de posséder des connaissances confère un privilège, quel rapport cela a-t-il avec l'idée selon laquelle connaissance est synonyme de pouvoir ?*
- *Dans quelle mesure les privilèges acquis par un sujet connaissant peuvent-ils modifier la nature des connaissances acquises dans différents domaines ?*
- *Dans quelle mesure le fait de conférer des privilèges au sujet connaissant influe-t-il sur le sujet qui a acquis ces connaissances ?*
- *De quelle façon les privilèges acquis du fait de posséder des connaissances évoluent-ils au fil du temps, et ce, en fonction des différents domaines de la connaissance (qu'il conviendra de comparer et d'opposer) ?*

Commentaires sur diverses façons de traiter la question

Les candidats devront réfléchir à ce que signifie ici « conférer un privilège ». Il est possible de traiter ce concept à la lumière des interactions de modes de la connaissance spécifiques dans le cadre de domaines de la connaissance précis, des interactions entre ces divers modes, ou bien encore d'une combinaison de différents domaines de la connaissance. Le mot « privilège » peut avoir des acceptions légèrement différentes selon la façon dont l'analyse est structurée autour de ces composantes. Cette question demande aux candidats d'évaluer dans quelle mesure le fait de posséder des connaissances permet d'acquérir des privilèges. Savoir si ceux-ci sont « en soi » quelque chose de bien ou de mal est une question secondaire quoique pertinente.

Les candidats pourraient considérer les différents types de connaissance qui présentent un intérêt par rapport à la question. Les connaissances factuelles pourraient être les plus essentielles, mais les candidats pourraient également se pencher sur l'idée que la connaissance procédurale peut également conférer des privilèges.

Il est possible d'émettre un grand nombre d'arguments généraux en faveur de l'idée que la connaissance confère effectivement des privilèges. Au niveau pratique, le fait que tant de personnes accordent une si grande valeur à l'éducation indique que la connaissance procure un avantage certain à ceux qui l'acquièrent. Tout au long de l'histoire, certains groupes de chercheurs et d'universitaires ont bénéficié d'un statut privilégié du fait de posséder des connaissances approfondies dans leur domaine. La position dont bénéficiaient les spécialistes de certaines disciplines s'est cependant lentement dégradée. On assiste sans doute actuellement à une « déprofessionnalisation des privilèges » du fait du développement de nouveaux canaux de communication grâce auxquels les non-initiés ont désormais la possibilité de discuter publiquement de domaines pointus (par exemple, les commentaires insérés directement sous les articles publiés dans des revues et journaux en ligne). À un niveau bien plus collectif, on peut soutenir que, grâce à l'accumulation de connaissances, l'humanité a atteint un niveau extrêmement privilégié par rapport aux autres formes de vie sur cette planète, sans doute la réalisation la plus emblématique de notre espèce.

Cependant, on pourrait également soutenir que les privilèges sont obtenus et maintenus sans que cela n'ait aucun rapport avec le fait de posséder des connaissances. On peut effectivement citer un grand nombre de personnes ignorantes et rétrogrades qui exercent sur le monde une influence disproportionnée. Aux yeux du profane, un grand nombre de connaissances spécialisées peuvent paraître ésotériques et sans aucune application pratique évidente. Les sociétés semblent s'être stratifiées par le biais de mécanismes qui s'auto-perpétuent, malgré tous les efforts visant à promouvoir l'idéal méritocratique. Cet état de fait peut se traduire en fonction de relations intéressées, que l'on pourrait éventuellement considérer comme un type de connaissance – par relations – et donc étayer l'assertion présente dans la question.

Les candidats pourraient quand même noter qu'ici, le mot « privilège » n'est connoté ni positivement ni négativement. Une approche possible serait d'utiliser cette dichotomie pour structurer l'essai, et soutenir, par exemple, que les connaissances dans certains domaines peuvent conférer des privilèges qui semblent négatifs, alors que dans d'autres, ils pourraient être positifs. Suivant ce raisonnement, les candidats pourraient également essayer de démontrer que certains domaines de la connaissance comportent des privilèges à la fois positifs et négatifs, et ainsi les comparer. Ils pourraient en conclure qu'en soi, le fait de posséder des connaissances ne confère aucun privilège, et que ce n'est le cas que lorsqu'elles sont utilisées. De même, cette distinction entre possession et utilisation pourrait constituer le point de départ de l'analyse.

Si la connaissance confère bien des privilèges, par son acquisition ou par son application, elle pourrait sans doute également imposer au sujet connaissant une certaine responsabilité éthique. Par contre, si tel est le cas, cela serait également pour cette raison qu'elle confère des privilèges. Ainsi, les candidats pourraient produire des commentaires et considérer l'idée de la connaissance en tant que pouvoir, ou l'idée selon laquelle elle l'engendre ou l'autorise chez ceux qui la détiennent. Différentes perspectives culturelles pourraient être prises en considération.

Les candidats pourraient adopter une autre approche et commencer par l'hypothèse selon laquelle la connaissance confère effectivement des privilèges puis considérer de quelle façon ceux-ci pourraient changer la nature même des connaissances dont on dispose ou l'usage que l'on en fait. Ici aussi, ils pourraient traiter soit les domaines, soit les modes de la connaissance, soit les deux à la fois. Ils pourraient ensuite faire référence aux concepts de connaissances personnelles et de connaissances partagées, puis considérer comment les privilèges pourraient influencer sur elles, ou bien encore se demander en quoi cela pourrait les aider à établir des distinctions entre ces deux types de connaissance.

Les candidats pourraient également relier leur analyse à la question de la fiabilité de la connaissance. Si celle-ci confère des privilèges et donc du pouvoir, il serait donc possible que celui qui la produit ne soit pas pleinement concerné par la question de sa fiabilité. Le contre-argument selon lequel la connaissance liée au pouvoir serait davantage fiable pourrait également tenir la route. Les candidats pourraient aussi soutenir que la connaissance évolue au fil du temps et que ce processus subit l'influence des privilèges, ou bien encore que cette évolution elle-même peut influencer sur eux.

6. Dans quelle mesure les modes de la connaissance nous empêchent-ils de nous leurrer ? Justifiez votre réponse en faisant référence à au moins un domaine de la connaissance.

Nature de la question

Cette question demande aux candidats d'appliquer des modes de la connaissance à au moins un de ses domaines. Même si le nombre de modes de la connaissance n'est pas précisé, le pluriel laisse entendre qu'il conviendra d'en aborder plus d'un. Les candidats pourront choisir un ou plusieurs domaines, en fonction des intentions globales de la structure de leur essai. Afin d'étayer leur analyse, il leur faudra également décrypter de façon détaillée le sens possible de l'expression « se leurrer ».

Questions sur la connaissance

Voici quelques exemples de questions sur la connaissance qu'un candidat **pourrait** aborder lors de l'élaboration de sa réponse.

- *Dans quelle mesure les différents modes de la connaissance peuvent-ils nous empêcher de nous leurrer ? En quoi cela dépend-il du domaine de la connaissance concerné ?*
- *Dans quelle mesure et comment les modes de la connaissance interagissent-ils pour nous empêcher de nous leurrer ?*
- *Existe-t-il une différence entre se leurrer et leurrer quelqu'un, et comment les modes de la connaissance pourraient-ils nous aider à faire la distinction ?*
- *Pouvons-nous nous leurrer davantage dans un domaine de la connaissance que dans un autre ? Quel est ici le rôle des modes de la connaissance ?*
- *Dans quelle mesure le fait de se leurrer peut-il modifier les connaissances que nous acquérons et quelles seraient les implications quant à leur fiabilité ?*
- *Si les modes de la connaissance nous empêchent de nous leurrer, comment se fait-il que nous soyons si vulnérables aux illusions ?*
- *Existe-t-il des situations dans lesquelles nos propres illusions pourraient être considérées comme positives ?*
- *Dans quelle mesure les modes de la connaissance ont-ils contribué à fabriquer de telles illusions, et à quel point les méthodologies qu'utilisent les différents domaines de la connaissance peuvent-ils agir pour corriger ce problème ?*

Commentaires sur diverses façons de traiter la question

Ce sujet incite les candidats à se servir à la fois des modes et des domaines de la connaissance ; ils auront donc à prendre des décisions sur la manière d'établir des liens efficaces entre ces deux catégories. Ici, plusieurs approches différentes sont possibles : les candidats peuvent en effet structurer leur essai au moyen de modes de la connaissance précis puis les appliquer à un ou plusieurs de leurs domaines. Ils peuvent autrement structurer leur essai en choisissant des domaines de la connaissance spécifiques puis examiner les modes qui leur sont associés. Il leur faudra ainsi considérer ce que signifie « se leurrer » dans le contexte de la question. « Leurrer quelqu'un » pourrait ne pas avoir le même sens ; les candidats doivent donc veiller à mettre l'accent sur le premier sens.

Ils doivent se demander si « se leurrer » est toujours quelque chose de négatif ou si, dans certaines situations, cela pourrait être souhaitable, voire nécessaire. Nos modes de la connaissance pourraient bien avoir évolué de façon à favoriser notre survie plutôt que la recherche impartiale de la vérité ; ils pourraient donc n'être que des instruments biaisés, inutiles dans la quête de certains types de connaissance. On pourrait également se demander ce qui pourrait être à l'origine de telles illusions alors que nos modes de la connaissance devraient être là pour les empêcher.

Les candidats pourraient examiner le rôle que jouent les modes de la connaissance dans la construction des connaissances partagées et personnelles. Le dialogue interpersonnel (le langage en tant que mode de la connaissance) qu'implique l'idée même de connaissances partagées pourrait nous prémunir des illusions, et ce, de façon plus efficace que les connaissances personnelles, ou bien encore l'indépendance que celles-ci nous assurent pourrait contribuer à nous prémunir des illusions collectives. Quoi qu'il en soit, il pourrait être utile de s'interroger sur la contribution des modes de la connaissance à la fiabilité de ces deux catégories.

Les candidats devront choisir les modes qui leur permettraient d'élaborer les arguments les plus percutants. Voici quelques suggestions : l'usage de la perception sensorielle constitue le fondement de la méthode empirique de recherche de connaissances, qui, historiquement, a pris le pas sur les attitudes scholastiques et autoritaires qui l'ont précédée. Dans ce sens, l'accent qui a été mis sur ce type de perception en tant que mode de la connaissance fondamental pourrait être considéré comme l'une des principales raisons du succès de la science à dissiper les illusions. Des exemples de connaissances empiriques présentes dans les systèmes de connaissance indigènes pourraient également contribuer à l'élaboration d'arguments en faveur de l'incidence positive de la perception sensorielle. On pourrait ainsi soutenir que la grande force de la raison est sa capacité à manipuler des assertions sans compromettre la vérité. Le langage, en particulier sous sa forme écrite, peut palier les lacunes de la mémoire ; il semble d'ailleurs vraisemblable qu'une absence totale de souvenirs nous entraînerait dans une spirale d'illusions sans fin. De récentes études en psychologie ont montré que les jugements issus de « flashes d'intuition » peuvent être plus fiables que des conclusions plus élaborées, obtenues au moyen de la raison. On pourrait également soutenir que la foi – entendue comme la suspension du jugement – a un rôle positif à jouer car elle oriente l'individu vers la pratique religieuse, ce qui, du simple fait d'y participer, lui permet ensuite d'accroître ses connaissances. Ces observations sur les modes de la connaissance peuvent être reliées à des domaines de la connaissance spécifiques, ce qui vient souligner leur contribution à la création et à la mise en application de méthodologies qui pourraient nous empêcher de nous leurrer.

Par contre, les candidats peuvent également soutenir l'assertion selon laquelle les modes de la connaissance ne nous empêchent généralement pas de nous illusionner, peut-être, comme nous l'avons suggéré plus haut, du fait de leurs origines évolutionnaires. En réalité, ils pourraient être l'origine même de nos illusions. Par exemple, il a été établi que les attentes préalables influencent considérablement notre perception sensorielle. Les conclusions que la raison nous permet d'atteindre ne peuvent pas être plus fiables que les prémisses initiales, même si son application attentive peut souvent nous conduire à des conclusions correctes qui semblent pourtant paradoxales. On considère souvent que, en tant que mode de la connaissance, les émotions nuisent à la recherche objective de la connaissance. Certains soutiendraient même que la foi encourage la crédulité et la soumission aveugle à l'autorité. À la lumière de ces carences présumées des modes de la connaissance, on pourrait en outre soutenir que les méthodologies des domaines de la connaissance ont été élaborées du fait qu'il a été entendu que l'on ne peut soumettre l'acquisition de connaissances aux simples caprices de nos capacités innées.